

Séminaire « Qu'est-ce que penser à gauche, aujourd'hui ? »
Collège International de Philosophie
Séance du lundi 26 novembre 2007 : Penser à gauche : avec ou sans Marx.

Le progressisme de Marx et la politique athée

Christian Laval

Depuis trois ans, Pierre Dardot, El Mouhoub Mouhoud et moi-même animons à Paris un séminaire intitulé *Question Marx*. Comme son nom le dit suffisamment, il s'agit de poser la *question de Marx* : dans la perspective de l'après-capitalisme, que faire de Marx ? qu'avons-nous à faire de Marx, en quoi Marx nous concerne-t-il encore ? Le sujet de ce soir est évidemment pour nous au centre de toute réflexion sur la gauche ou plus exactement sur ce que pourrait encore signifier ce terme de « gauche » en l'absence de toute perspective de sortie du capitalisme. Or, le nom de Marx, que nous ne confondons pas avec le marxisme comme discours de l'histoire, désigne toujours pour nous cette exigence d'en sortir.

Quatre rapports possibles à Marx

À l'égard de Marx, je crois qu'il faut refuser trois attitudes qui sont simultanément présentes à gauche : celle de la liquidation, celle de la répétition, celle de l'ignorance feinte. Il s'agit de frayer une quatrième voie, la critique du progressisme de Marx dans l'exigence maintenue d'une *politique athée d'émancipation*.

1-La *liquidation* l'emporte aujourd'hui très largement. A partir de l'effondrement consommé du « communisme réel » du XXe siècle, on en déduit que le communisme est à jamais une idée morte et que Marx n'a plus rien à nous dire. La formule de la liquidation est : « Marx est mort », titre d'un livre d'un « nouveau philosophe » français aujourd'hui bien oublié. C'est désormais une grande partie de la gauche qui entonne le vieux refrain de la droite : il faut se passer de Marx. Ce qui signifie pratiquement que l'économie de marché est à jamais l'horizon de l'humanité et ce qui veut dire bien sûr que la « gauche » n'est plus, au mieux, que la gauche de la droite, qu'elle n'offre plus aucune voie alternative. Il s'agit en somme de se débarrasser de Marx pour faire définitivement de la gauche le lieu de *l'absence* d'alternative au capitalisme.

2-La *répétition* est la tentation symétrique. Pour rester à gauche, pour refaire la gauche, il faudrait « actualiser Marx », c'est-à-dire le mettre à l'heure des formes nouvelles du capitalisme. Cette refondation ou cette révision ressemble bien souvent à une répétition du fait de l'acceptation non interrogée des prémisses de ce que l'on prétend réviser.

La formule de la répétition est : « Marx est actuel ». La tâche pratique correspondante est double : elle consiste à défendre Marx contre les attaques, tout en cherchant à faire un « autre marxisme ». Ce qui peut conduire à diviser Marx et le marxisme en un bon et un mauvais côté, à minimiser certains aspects de Marx, à prétendre que Marx n'est pas celui qu'on croit, qu'il y a un vrai Marx en dessous, à côté, au-delà du faux Marx ou du Marx orthodoxe. Il s'agit en bref de changer le marxisme pour mieux sauver Marx.

3-La troisième position, celle de *l'ignorance feinte*, aujourd'hui assez courante dans les courants « antilibéraux » consiste à *ne pas poser* la question de Marx, à faire du moins comme si elle ne se posait pas. Il s'agit de faire la critique des excès du capitalisme ou même de ses formes contemporaines et de ses effets sans plus interroger Marx, le marxisme ou le communisme. Attitude très insatisfaisante théoriquement et pratiquement qui témoigne d'une volonté de ne pas affronter la question de Marx et les difficultés que pose sa pensée. Cette position intermédiaire permet tous les flottements entre la liquidation et la répétition.

4- La *mise en question* de Marx est la quatrième voie. Il ne s'agit pas de refaire la critique du « communisme dit réel », il ne s'agit pas non plus de traiter du destin du marxisme, de ses formes, de ses réalisations, de ses modes d'organisation, il s'agit de faire la critique de la pensée de Marx du point de vue de la politique d'émancipation. Il s'agit de mettre en question Marx en maintenant l'exigence d'une politique d'émancipation.

Je vais traiter plus longuement de ce dernier type de rapport à Marx mais disons d'abord qu'il n'est guère facile d'échapper aux trois premiers rapports à Marx tels que je les ai présentés pour des raisons assez évidentes.

La première est que tous les mouvements politiques qui se sont tour à tour réclamés de Marx et du marxisme au XXe siècle ont sombré d'une manière ou d'une autre : la social-démocratie, le stalinisme, et même les oppositions de gauche au stalinisme, enfermées dans des sectarismes divers. Il n'en reste rien ou quasiment rien.

La deuxième raison est inverse. Ce qui arrive au monde n'est rendu intelligible que par les catégories laissées par la pensée de Marx, héritage à ce titre très précieux. Ceux qui veulent ignorer la lutte des classes, la domination du capital sur le travail, le marché mondial, la marchandisation des rapports sociaux, (c'est-à-dire un très grand nombre de spécialistes des sciences sociales) ne comprennent rien et surtout ne veulent rien comprendre à ce qui est en train de se passer. Ils ne saisissent au mieux que des symptômes dont les causes leur échappent.

La ruine de ce qui s'est réclamé de Marx d'un côté et la domination insolente du capitalisme et des classes dominantes à l'échelle mondiale de l'autre expliquent à la fois l'impossibilité de *liquider* Marx dans la mesure où l'analyse critique du capitalisme que Marx a faite reste une condition de la compréhension de la situation et l'impossibilité symétrique de *répéter* Marx dans la mesure où il ne reste quasiment plus rien des formes de pouvoir et de contre-pouvoir qui se réclamaient du marxisme. C'est cette sorte inédite de double contrainte qui fait blocage.

Il n'y a que deux voies pour s'en dégager, l'une qui fait semblant de lever le blocage mais ne fait que différer son dépassement, l'autre qui entend le surmonter directement et réellement. Il y a d'une part *l'ignorance feinte* qui veut éviter de se confronter aux difficultés de la pensée de Marx. Position attentiste, plus ou moins confortable, mais qui ne mène à rien. Il y a d'autre part la seule manière qui permette d'avancer : la *mise en question* de Marx.

Que veut dire « mettre en question Marx » ?

Le quatrième rapport consiste à poser ce que nous appelons « la question de Marx » en affrontant les difficultés de sa pensée. Pour cela, il faut comprendre ce qu'a voulu faire Marx, son exigence propre d'intellectuel révolutionnaire et la façon dont il s'y est pris. Il y a deux dimensions à distinguer : une *exigence* et une *manière*. Il y a une exigence chez Marx qui est

de lier l'analyse rigoureuse du capitalisme et l'analyse des conflits politiques de classe dans la perspective du communisme. Il y a aussi une manière très spéciale, propre à Marx d'opérer ce nouage. Cette manière, on l'appellera le « marxisme de Marx », plutôt que « socialisme scientifique ». C'est le « marxisme de Marx » qui est problématique, ce que Marx avait peut-être deviné lui-même quand il disait qu'il n'était pas marxiste.

Que doit-on entendre par « marxisme de Marx » ? C'est ce qui, dans sa pensée, se plie à l'orthodoxie de son temps, ce qui fait qu'il adhère à son temps, qu'il s'offre aussi, par là, à l'érosion des façons de penser son temps et même de « penser le temps ».

Pour le dire directement, ce qui n'est plus tenable, c'est la croyance progressiste qui est au cœur du « marxisme de Marx ». Ce progressisme de Marx peut se résumer à l'idée que le capitalisme prépare, contient le communisme et qu'il en accouche nécessairement selon des lois du développement historique. Il repose sur de supposées lois naturelles de l'évolution des sociétés. Les marxistes postérieurs (les meilleurs et les pires, Engels, Lénine, Trotsky, Staline) ont tous plus ou moins lourdement insisté sur ce progressisme que l'on pourrait aussi appeler un « darwinisme analogique »¹. Comme nous l'écrivons dans *Sauver Marx ?* pour définir ce progressisme : « la fin du capitalisme serait une nécessité inscrite dans son développement même ».

L'idée que le capitalisme crée les conditions objectives du passage au communisme selon une loi historique, du fait des contradictions qu'il nourrit en son sein, est une idée qui trame toute l'œuvre de Marx. Elle n'est pas le fait de la vulgate. *Le Capital* est bâti sur cette idée que le capitalisme surmonte les barrières qu'il ne cesse de dresser à son propre essor jusqu'à rencontrer sa limite définitive, engendrant au cours de son développement les forces qui vont l'abattre². Cette logique sous-tend toute une analyse du capitalisme qui est déjà parfaitement exposée dans le *Manifeste* selon des formules que nous connaissons tous. On se rappelle ces phrases dans lesquelles Marx explique que « depuis des dizaines d'années, l'histoire de l'industrie et du commerce n'est autre chose que l'histoire de la révolte des forces productives modernes contre les rapports modernes de production, contre le régime de propriété qui conditionnent l'existence de la bourgeoisie et sa domination. » ou encore que « la bourgeoisie n'a pas seulement forgé les armes qui la mettront à mort ; elle a produit aussi les hommes qui manieront ces armes, les ouvriers modernes, les prolétaires. »

Ce progressisme n'a pas manqué de faire osciller les marxistes entre deux tendances, la tendance « développementiste » et la tendance « catastrophiste » (ce qui ne recouvre pas le partage entre « réformisme » et « révolution »). La première se caractérise par l'encouragement au développement du capitalisme sous prétexte qu'il faut pousser le capitalisme le plus rapidement possible à sa limite historique (« accélérez le processus »), donc faire alliance avec lui, passer des compromis, pour mieux l'aider à accomplir plus vite son « œuvre révolutionnaire » et pour le déborder une fois le moment venu. La seconde voit dans la crise plus ou moins prochaine la fin définitive d'un capitalisme ayant achevé son œuvre dans l'histoire humaine, ce qui peut appeler une préparation immédiate à l'insurrection, à moins que cela n'implique un certain quiétisme face à la chute d'un « fruit mûr ».

Ce progressisme de Marx a été assez vite figé dans les formules dogmatiques du mouvement marxiste international. Le chef d'œuvre du genre a sans doute été le texte de Lénine, intitulé les « les trois sources du marxisme et les trois parties constitutives du marxisme » (1913), texte

¹ L. Trotsky in « Les tâches de l'éducation communiste », 1923 : « Pris dans un large sens matérialiste et dialectique, le marxisme est l'application du darwinisme à la société humaine. »

² Cf. Pierre Dardot, Christian Laval et El Mouhoub Mouhoud, *Sauver Marx ?*, *Empire, multitude, travail immatériel*, La Découverte, 2007, pp. 99-131.

dans lequel Lénine écrit cette phrase bien connue : « *la doctrine de Marx est toute-puissante parce qu'elle est juste* »³.

Qu'y a-t-il de si « juste » ou de « vrai » dans la pensée de Marx pour qu'elle soit « toute-puissante » ? Lénine le dit superbement : « *le capitalisme a vaincu dans le monde entier mais cette victoire n'est que le prélude de la victoire du Travail sur le Capital* »⁴. Vous vous lamentez de l'expansion du capitalisme, de l'impérialisme qui ravage la planète, de la spéculation financière, de la division des classes et des peuples, de l'exploitation partout. Vous avez tort : vous devriez vous en réjouir car cela nous rapproche de la limite au-delà de laquelle il y a le communisme. C'est lorsque le marché universel aura enfin été réalisé que ce passage surviendra. Réjouissez-vous donc pour l'instant de vos défaites, de vos reculs, des désastres entraînés par la croissance capitaliste, la justice sur terre viendra du mouvement même de l'histoire ! Qu'est-ce donc sinon une consolation religieuse sous des allures prophétiques ?

Et Lénine d'en déduire que le marxisme « découvre » la force sociale qui *doit* inéluctablement faire la révolution selon les lois de développement, et une fois découverte, qui doit être éduquée et organisée pour « devenir la force capable de balayer le vieux et créer le nouveau »⁵.

Chez Marx, ce déterminisme fait office de théologie économique et de téléologie historique. Le marxisme déresponsabilise les « fossoyeurs », il en fait des agents du développement historique, des objets sociaux et non des sujets politiques. La fameuse « classe pour soi » ne prend conscience que d'une histoire dont la logique inconsciente implique ce moment de prise de conscience, laquelle n'est en réalité qu'un moment nécessaire d'une histoire « sans sujet ».

Il y a dans cette croyance le condensé de ce qui fait problème dans le « socialisme scientifique » et n'est tout simplement plus acceptable. C'est ce nouage très spécial qui prétend déduire d'une « loi historique » à la fois la nécessité du passage au communisme et l'agent historique qui en sera l'opérateur politique, c'est ce mode d'articulation entre l'analyse économique, l'analyse des formes de luttes sociales et politiques, et le projet de sortie du capitalisme, qui n'est plus recevable. C'est ce dont il faut se débarrasser.

Pour une politique d'émancipation athée

Une politique d'émancipation réelle, donc réellement athée, repose sur un certain nombre de points qui mettent en question ce progressisme, qui défait le nouage particulier que l'on trouve chez Marx. On peut retenir trois points qui sont liés entre eux : le refus de toute « nécessité » historique ; le refus de toute désignation d'un agent historique depuis une supposée nécessité de l'histoire ; l'assomption du caractère performatif et constructiviste du communisme.

-Aucune tendance objective ne montre la nécessité ou l'inéluctabilité du passage au communisme. Ni sur le plan économique, technologique, culturel ou social. Seules les formes de l'action collective, seules les luttes, les pensées, les créations, les inventions de liens sociaux non déterminées technologiquement et économiquement, peuvent fournir quelques indications sur les formes que prennent l'anticapitalisme et les voies de sortie du capitalisme à un moment donné.

³ Lénine, *Marx-Engels-marxisme*, éditions sociales /éditions du progrès, Paris- Moscou, p.65.

⁴ Lénine, *ibid*, p. 70.

⁵ Lénine, *ibid*, p. 71.

-Le capitalisme ne crée pas ses propres fossoyeurs. Le capitalisme produit et réclame de la servilité, de l'uniformité, des comportements grégaires et concurrentiels comme il produit de la résistance sourde, de la rébellion ouverte, du désir « d'en sortir ». Il produit des salariés assujettis, mais qui, par leur refus de l'asservissement, leur désir d'autonomie, leur combat contre les mauvaises conditions de vie et de travail, peuvent éventuellement remettre en cause le capitalisme. Il produit des sujets clivés, à la fois asservis et en lutte contre l'asservissement. Ce qui devrait conduire à abandonner la figure de la « force-messie » par l'analyse détaillée des forces et contre-forces de toutes natures qui renforcent l'asservissement ou l'émancipation dans l'espace social et dans l'espace subjectif lui-même en tant que rapport de forces.

-La possibilité d'une autre société, l'affirmation de cette possibilité, participe du rapport de ces forces entre elles. La possibilité même de commencer à en dessiner les contours, contrevenant ainsi à l'interdiction marxienne de faire « bouillir les marmites de l'avenir », pèse d'un poids très lourd dans les luttes, dans les décisions subjectives qui conduisent au combat, dans les choix qui mènent à vouloir changer de vie. Ce qui suppose que l'imagination politique qui donne naissance aux pensées du post-capitalisme, qui donne forme à la société désirable, ne soit pas asservie elle-même à quelque déterminisme que ce soit. Une politique athée doit assumer pleinement la nature performative, constructiviste, du communisme.

La politique athée d'émancipation postule que l'émancipation du salariat n'est en rien inéluctable. Il n'y a aucune nécessité du communisme. L'histoire n'est pas une droite, elle n'a pas un sens et une fin, elle n'est pas une route avec des étapes ordonnées. Il n'y a pas de temps linéaire et homogène, en un mot le « progrès » n'existe pas comme tendance réelle inscrite dans le cours du monde ou dans l'histoire de l'humanité et cette croyance ne saurait donc conduire l'action que nous voulons mener.

Une critique qui n'est pas nouvelle, mais qu'il faut pousser plus loin

Le fond de l'affaire est une croyance, la croyance progressiste. Walter Benjamin écrivait que « dans sa théorie et plus encore dans sa pratique, la social-démocratie a été guidée par une *conception du progrès* qui ne s'attachait pas au réel, mais émettait une prétention dogmatique »⁶. Cette prétention était celle du progrès illimité et irrésistible de l'humanité, qui renvoyait à une conception métaphysique du mouvement dans un temps homogène et vide. Il faut reprendre cette critique que Walter Benjamin faisait de la social-démocratie allemande : « rien n'a plus corrompu le mouvement ouvrier allemand que la conviction de nager dans le sens du courant. A ce courant qu'il croyait suivre, la pente était, selon lui donnée par le développement de la technique »⁷. Ce qui l'amenait, en creusant un peu plus, à découvrir que cette foi dans le progrès tenait à la conception du travail libérateur, héritage de « la vieille éthique protestante sous une forme sécularisée » qui « n'envisage que les progrès de la maîtrise sur la nature, non les régressions de la société »⁸.

M.Foucault avait, lui aussi, fortement souligné dans *Les Mots et les Choses*, que le marxisme était une doctrine assez typique du XIXe siècle, qu'il y nageait comme « poisson dans l'eau ».

⁶ Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire » in *Œuvres III*, Folio Gallimard, 2000p.438.

⁷ *Ibid.*, p.435.

⁸ *Ibid.*, p.436.

D'autres l'ont dit à leur façon. On pense en particulier à un certain nombre de textes très importants de C.Castoriadis, produits dans la mouvance de *Socialisme ou Barbarie*.

Ce n'est donc pas une mise en question nouvelle, mais force est de constater que l'on ne pouvait pas jusqu'à présent se débarrasser vraiment de ce progressisme foncier tant il semblait consubstantiel au mouvement ouvrier et à ses organisations. Même les formations et auteurs marxistes qui ont voulu contourner les lourdes machines de pouvoir de la social-démocratie et du parti stalinien au XXe siècle et qui ont multiplié pour cela les tentatives de faire un « autre marxisme », n'ont pas réussi à remettre en question le noyau progressiste du marxisme. Elles l'ont parfois même renforcé.

Notre conviction que nous développons dans notre travail est qu'il faut faire son deuil du progressisme dans le projet d'émancipation. Se passer non pas de l'idée qu'il pourrait y avoir une société meilleure que celle-ci, mais que cette société désirable n'est ni inscrite du côté du capital « creusant lui-même sa tombe », ni du côté de l'homme se libérant par une sorte de force ascendante transhistorique.

Conclusion en forme foucauldienne

Il faut se débarrasser du marxisme pour libérer l'imagination politique⁹. Il ne faut plus répéter, même si c'est sous une forme plus ou moins méconnaissable, l'opération consistant à réintroduire un sens, un agent, une fin dans l'histoire. Il s'agit donc aussi de se débarrasser de la prétention à « réviser le marxisme ». Cela ne veut surtout pas dire qu'il faut se débarrasser de Marx, ne plus le lire, ne plus utiliser ses concepts et ses analyses. Comme le notait Foucault, Marx est un *fait dans l'histoire*, un événement historique. On ne se débarrasse pas plus de Platon, de Kant, que de Marx. Par contre, on peut se débarrasser de ce qui empêche d'avancer quand on reste attaché à un certain type de schèmes de pensée liés à la croyance progressiste.

Cela ne veut pas dire non plus qu'il faille se débarrasser du communisme, bien au contraire. Il faut se débarrasser du marxisme pour pouvoir reposer sur de nouvelles bases la question du communisme.

La perspective de l'après-capitalisme n'a pas besoin d'un nouveau grand récit fondé sur une loi de l'histoire, elle n'a pas besoin d'un rafraîchissement du grand récit fatigué qui prétendait au statut de science de l'histoire.

Le communisme n'est pas une nécessité, pas plus que la survie de l'humanité. C'est un projet politique, c'est une construction collective, une fiction performative, non une nécessité de l'histoire.

En somme, il faut être radicalement athée pour accepter de se priver de l'appui consolateur du caractère nécessaire et inéluctable du communisme. C'est la condition pour sortir du désarroi de la gauche dont la référence était le marxisme. Ce désarroi tient pour une part à la nature du marxisme lui-même, qui paraissait un guide sûr pour l'histoire, qui constatait et prescrivait le sens de l'histoire. Une fois ce guide disparu, par défection de l'agent historique et renouvellement du capitalisme, le sens paraît aboli. Pour le coup il devient difficile de croire comme Lénine que la victoire du capitalisme « *n'est que le prélude de la victoire du Travail sur le Capital* ».

⁹ C'est la position de Foucault en 1978, que l'on ne peut confondre avec l'opération qui lui est contemporaine des « nouveaux philosophes ». Cf. Michel Foucault, « Méthodologie pour la connaissance du monde : comment se débarrasser du marxisme », in *Dits et écrits, II*, 1976-1988, Quarto 2001, pp 595-618.

Le désarroi de la gauche tient à la désorientation. L'histoire n'a plus d'orientation, l'action politique qui n'était qu'une application de la loi de l'histoire paraît privée de signification. Les marxistes sont comme des somnambules qu'on vient de réveiller et qui se demandent ce qu'ils sont en train de faire.

Refuser de « répéter en révisant », accepter d'affronter l'absence de toute loi du développement historique et de tout agent messianique. C'est le principe de notre critique des thèses de M.Hardt et de T.Negri. Sans méconnaître les transformations profondes qu'ils font subir au marxisme et particulièrement à la dialectique du capital et du travail, ils conservent le noyau de la croyance progressiste. C'est une manière de sauver Marx, la manière peut-être la plus audacieuse et la plus poussée qui ait été faite jusqu'à présent, mais qui respecte le schème marxiste fondamental, à savoir que le capitalisme reste au bout du compte le grand laboratoire du communisme.

Nous sommes entrés dans une période qui offre une chance d'aller plus loin. Le mot d'ordre de Foucault de « se débarrasser du marxisme » ne pouvait sans doute être suivi d'effets tant que l'on dépendait du surmoi du mouvement ouvrier organisé. Il est peut-être temps de nouer d'une toute autre manière les luttes politiques, l'analyse du capitalisme et le projet communiste. C'est notre hypothèse de travail.

Alain Badiou, *De quoi Sarkozy est-il le nom ?*, Lignes, 2007.

Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire » in *Œuvres III*, Folio Gallimard, 2000.

C.Castoriadis, « Marxisme et théorie révolutionnaire » Première partie de *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975.

C.Castoriadis, « Recommencer la révolution », *Socialisme ou barbarie*, éditorial N°35, janvier 1964.

Pierre Dardot, Christian Laval et El Mouhoub Mouhoud, *Sauver Marx ?*, *Empire, multitude, travail immatériel*, La Découverte, 2007,

Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Galilée, 1993.

Michel Foucault, « Méthodologie pour la connaissance du monde : comment se débarrasser du marxisme », in *Dits et écrits*, II, 1976-1988, Quarto 2001, pp 595-618.

André Gorz, *Adieux au prolétariat, Au-delà du socialisme*, Galilée, 1980.

M.Hardt et A.Negri, *Empire*, Exils, Paris, 2000.

M.Hardt et A.Negri, *Multitude*, La Découverte, 2004.

G.Lukàcs, « Qu'est-ce que le marxisme orthodoxe ? » , in *Histoire et conscience de classe*, Éditions de Minuit, 1960.

Yvon Quiniou, *Karl Marx*, Éditions du cavalier bleu, 2007.